

## REVUE ÉTRANGÈRE.

L'attention publique continue de se porter sur Chansy et Bourbaki, commandants de l'armée de la Loire, et sur Faidherbe qui lutte depuis plusieurs semaines contre les prussiens, à la tête de l'armée du Nord. Les nouvelles les plus émouvantes ont circulé au sujet des mouvements de Chansy et de Bourbaki. Mais il est difficile de savoir à quoi s'en tenir sur l'effet de ces mouvements et sur les faits qui les ont accompagnés. On disait que Bourbaki voulait se jeter entre Paris et l'Allemagne pour couper les voies de communications des Prussiens et se diriger sur Paris pendant que Chansy marchait de son côté rapidement au secours de la capitale.

Faidherbe s'avancait, lui aussi, et livrait plusieurs combats sanglants dont les deux armées s'attribuaient l'honneur. Ce général lançait le 4 la proclamation suivante: "Soldats, dans la bataille de Pont Noyelles, vous avez maintenu victorieusement vos positions. A Bapaume vous avez emporté toutes les positions de l'ennemi. Cette fois il ne peut nier votre victoire. Par votre valeur et votre constance vous avez bien mérité de la patrie. Aussitôt que nous aurons des provisions et des munitions nous continuerons nos opérations."

Les généraux Manteuffel et Gœben déclaraient de leur côté qu'ils avaient battu et repoussé les Français à ces deux endroits. Les dernières dépêches rapportent qu'à la bataille de Bapaume les Prussiens ont perdu 9,000 hommes et les Français 4,000.

## PARIS.

Après la chute du fort d'Avron les Prussiens ont commencé le bombardement des forts Noisy et Rosny au nord-est de Paris. Voici comment une dépêche annonçait ce fait:

Le bombardement des forts au nord-est de Paris continue avec vigueur et sans interruption. Le feu des français est faible, surtout celui des forts Noisy et Rosny. La destruction de ces forts est certaine. On croit que les prussiens attaqueront afin d'empêcher les français de faire une sortie de ce côté, et ce sera le commencement du bombardement général. Evidemment la rigueur du climat fait précipiter les événements."

On dit que ces forts ont cessé dans la nuit du sept de répondre au feu des prussiens. Ceux-ci ont alors commencé le bombardement dans toutes les directions et déjà les forts du Sud, Vanvre et Issy, ont vu leurs casemates brisées, et si l'on en croit les dépêches ce dernier fort serait au pouvoir des prussiens. En sorte que si Chansy et Bourbaki ne viennent bientôt au secours de Paris, les prussiens pourront bientôt faire l'assaut de cette ville et y lancer leurs terribles bombes. Plutôt que de laisser la mitraille prussienne jeter l'incendie et répandre la mort dans la capitale, les français joueront sans doute leur dernière carte dans une sortie désespérée. Mais sans le secours de Chansy qui prendrait les prussiens par derrière, les parisiens triompheraient-ils? C'est fort douteux. Ce qu'on a toujours refusé de croire va sans doute se réaliser et bientôt on verra le fond de l'abîme où Napoléon et ses généraux ont poussé la France. La république n'aura fait qu'une chose, mais une grande chose, elle aura sauvé l'honneur des armes de la France après l'avoir compromis, peut-être. Le fait est que l'empire et les Républicains pourront se reprocher les désastres de la France; seulement, celle-ci aura réparé en partie sa faute en relevant le drapeau de la France abattu dans la poussière de Sedan.

## ANGLETERRE.

L'opinion publique commence à s'agiter et à se soulever contre l'audace de la Prusse qui ne se gêne pas d'humilier l'Angleterre. Le gouvernement de Gladstone est en voie de dissolution et le parti tory revient au pouvoir avec des résolutions énergiques. On augmente l'armée et on se prépare à la lutte, des assemblées se font en faveur de cette France qu'on a laissée écraser avec tant d'indifférence.

## ITALIE.

Victor Emmanuel a fait son entrée à Rome où il a signalé son passage par des faveurs et des présents nombreux. Il s'est établi dans le Quirinal, l'antique palais des papes.

L. O. D.

## MACMAHON ET NEY.

Le Maréchal MacMahon s'est écrit, au milieu d'un des combats héroïques, soutenus par l'armée française, au commencement de la malheureuse guerre de cette année: —Laissez-moi, —parlant à son état-major—laissez-moi, je veux montrer à ces rois qui se cachent derrière leurs soldats pour combattre, comment se bat un maréchal de France!

Le maréchal Ney, "le brave des braves," ému de la plus profonde douleur, après la bataille de Waterloo, le maréchal Ney, sans chapeau, son épée brisée à la main, ses habits déchirés, et trouvant encore une poignée d'hommes armés, court à eux pour les ramener à l'ennemi.

—Venez, mes amis, leur dit-il, venez voir comment vient un maréchal de France!

L'héroïsme malheureux inspire aux âmes fortes les mêmes sentiments et la même sublimité dans l'expression.

A la bataille des Quatre-Bras, qui précéda de deux jours le désastre de Waterloo, Ney, devenu défiant à la suite des malheurs de la France, avait tardé, beaucoup trop tardé à attaquer les Anglais. Lorsqu'il se décida, sur les ordres réitérés de Napoléon, à pousser l'ennemi, les anglais avaient reçu des renforts et ils en recevaient encore à chaque instant. Bientôt, Ney s'aperçoit que l'ennemi a sur lui l'avantage de la supériorité du nombre, et il passe de l'offensive à la défensive, mais en restant toujours ferme comme un lion.

Tandis qu'au milieu des boulets qui tombent autour de lui, dit M. Thiers, il est l'objet de la crainte de l'ennemi et de l'admiration de ses soldats, il sent vivement l'amertume de cette situation, et s'écrie avec une noble et déchirante douleur: Les boulets, je les voudrais tous avoir dans le ventre!

C. T.

## VARIÉTÉS.

Voici, un échantillon de l'esprit parisien à l'heure présente; c'est une ode aux rats par Théodore de Banville:

Dans un coin reculé du parc,  
Les rats, assis sur leur derrière,  
Regardent monsieur de Bismark,  
Sous les ombrages de Ferrières.

Les yeux enflammés de courroux,  
Et lui tirant leurs langues roses,  
Les petits rats blancs, noirs et roux,  
Lui murmurent en chœur ces choses:

Cuirassier blanc, qui te poussait  
A vouloir cette guerre étrange?  
Ah! meurtrisseur de rois, c'est  
A cause de toi qu'on nous mange?

Mais ce crime tu le paieras,  
Et puisque c'est toi qui nous tues,  
Nous irons, nous, les petits rats,  
En Prusse, de nos dents pointues,

Manger les charpentes des tours,  
Et les portes des citadelles,  
Plus affamés que les vautours  
Qui font dans l'air un grand bruit d'ailes.

Tu nous entendras dans le mur  
De ton grenier, où l'ombre est noire,  
Tout l'hiver manger ton blé mûr,  
Avant de grignoter l'armoire.

Puis nous rengrons l'écrivain  
Qui sacre un nouveau Charlemagne,  
Et même le rouge manteau  
De ton empereur d'Allemagne, etc.

On rapporte une parole du général Renault, qui fait honneur à son patriotisme. Transporté à Paris, après avoir eu le pied emporté par un boulet, et en présence de la chaleureuse ovation qui lui était faite, il a dit: "Sauver son pays vaut bien une jambe."

L'Empereur est confiant dans sa restauration. L'esprit de l'Impératrice est abattu. Elle passe presque tout son temps à pleurer et priant en faveur du retour de la paix. Elle a reçu le jour de l'an les exilés Français. Parmi les visiteurs se trouvaient le Duc de Persigny, le Marquis de Lavalette, M. Rouher et plusieurs autres des plus distingués de l'Empire.

Un joli mot d'Alphonse Karr sur le jour de l'an. Au mois de décembre, il semble que l'âge d'or va renaître: les femmes aiment leurs maris, les enfants entourent leurs parents de respect, les domestiques sont empressés et laborieux. C'est surtout à prendre du 15 de ce mois que ces changements se font apercevoir d'une manière sensible; toutes sortes de beaux sentiments sont tirés du cœur comme les fourrures des cartons; les uns comme les autres secoués, brossés et remis à neuf. En ce mois finira une année qui aura eu, comme celles qui la suivront et celles qui l'ont précédée, cinquante-deux dimanches, et aura été remplie de mêmes passions, des mêmes sottises, des mêmes craintes, des mêmes désirs; la forme seule change un peu, le fond reste toujours le même, malgré les opinions contradictoires et de ceux qui se félicitent du progrès et de ceux qui se plaignent que le monde dégénère.

On lit dans un journal français:

"Mgr. Bauer se trouvait à cheval à côté du général Ducrot quand celui-ci a brisé son sabre sur la poitrine d'un prussien. Le cheval de Mgr. Bauer ayant fait un écart, le général se retourna et dit au prédicateur: "Je vous fais mon compliment, monseigneur, je ne vous savais pas aussi bon cavalier."

On lit dans le *West End Review* de Londres:

"Le général de Moltke n'est pas seulement le premier stratège de l'époque actuelle, c'est encore un homme de beaucoup d'esprit. Il sourit avec indulgence en lisant presque chaque jour le récit détaillé de sa mort dans les journaux français. Lorsqu'après la capitulation de Metz, les maréchaux LeBœuf et Canrobert se présentèrent devant lui, il leur dit: "Messieurs, je me féliciterai de vous retrouver à la tête des armées françaises." Ces guerriers peu habiles, s'inclinèrent sans paraître se douter de l'ironie cachée sous la forme d'un compliment.

On lit dans un journal.

Un nouveau prodige vient d'attirer l'attention des Italiens, de raviver leur foi et de raffermir leur fidélité. C'est le mouvement des yeux de l'image de la sainte Vierge, connue sous le nom de *Ave Regina celorum*, qui se trouve dans le sanctuaire de Santa Maria della Croce, près de Drama. Les autorités compétentes témoignent de l'authenticité de ce prodige dans tous ses détails.

Le *Pays* de Paris annonce dans un de ses derniers numéros la mort de Marguerite Bellanger. "Une femme, dit-il, à qui les papiers trouvés aux Tuileries ont fait une rapide réputation, Marguerite Bellanger est morte de la petite vérole à Cassel, près de Wilhelmshöhe. Elle laisse à l'enfant, dont il est question dans les papiers précités, un hôtel avenue Friedland, une magnifique propriété aux environs de Paris et des titres de toutes sortes.

—On lit dans l'*Indépendance belge*.

Le maréchal Canrobert a fait venir à Wilhelmshöhe sa voiture de gala. Ce carrosse, où tant d'or se relève en bosse, a fait sensation dernièrement à la gare de Francfort. On en a remarqué la luxueuse élégance qui, dit un journal de cette ville, efface complètement le souvenir d'une autre voiture de gala très admirée, il y a quelque temps, à l'exposition industrielle de Mayence. C'était la voiture du grand duc de Mecklembourg. Il paraît que les maréchaux qui entourent Napoléon III prennent toutes leurs dispositions pour un séjour prolongé à Wilhelmshöhe.

Un beau trait du général Trochu. C'était vendredi, la garde nationale était massée, attendant des ordres qui ne vinrent pas, mais qui l'auraient trouvée prête à tout. Après son allocation au 24<sup>e</sup> bataillon, il passa devant le 1<sup>er</sup> bataillon, qui l'accueillit par des cris de: vive le général Trochu! auxquels celui-ci répondit avec une grande chaleur: "Ne criez pas vive Trochu! mais bien vive Ducrot! car c'est, je vous le jure, le plus loyal et le plus brave soldat de France." Si on a crié: "Vive Ducrot!" je ne vous le demande pas.

Une dépêche du général Bourbaki disant au général Trochu: "Je suivrai tes instructions," a fait grand plaisir. Bourbaki, Trochu, Ducrot ont toujours été unis par la plus intime amitié. Il est hors de doute que la confiance et l'estime de Bourbaki pour le gouverneur de Paris ont été un cause qui l'ont fait se rallier au gouvernement actuel, dont la forme n'est, on le sait, ni dans les idées, ni dans les sympathies du général Bourbaki.

LES RATS À PARIS.—Qui le croirait? Paris si délicat, si aimé des gourmets, manger des rats! Et pourtant c'est vrai.

Un des restaurants renommés a trouvé le secret de faire un plat délicieux de ces animaux; il les arrange avec du champagne et des épices; il ne peut pas suffire aux commandes qu'il reçoit. Bref, le dernier genre c'est de manger du rat. Le marché de ces petites bêtes est tenu en face de l'Hôtel de Ville; les rats sont renfermés dans une grande cage où l'acheteur choisit son rat, qui est alors poussé par le vendeur dans une plus petite cage où il est isolé.

Un bouledogue est alors appelé, la cage est agitée: le rat se précipite dehors, il est saisi par le chien qui le secoue légèrement, et le dépose délicatement, mort, aux pieds de l'acheteur. Un rat vaut 60 centimes. Si les Parisiens peuvent vaincre leur répugnance, la ville a, dans les rats, pour quinze jours de plus de viande fraîche. Il y en a à Paris plus de 20 millions.

La situation morale de la capitale est fort bonne. On déclare toujours dans les théâtres les beaux vers de nos grands poètes. Toutes les allusions à la résistance sont acclamées.

Un tableau allégorique, exposé au boulevard Poissonnière a eu un énorme succès. Guillaume est au premier plan, tendant en avant son épée nue; derrière vient la mort sur le squelette d'un cheval; Bismark, un flambeau allumé à la main, et dans le fond des villes incendiées. Ce tableau, qui est une œuvre d'art, est de M. Eugène Marie.....

Les journaux de Paris déclarent qu'il y a dans la ville 80,000 soldats de ligne, 118,000 mobiles, 100,000 soldats appartenant aux compagnies de marche, 23,000 marins, 10 batteries composant l'artillerie de la garde nationale, et enfin 266 bataillons de gardes sédentaires, forts chacun de 1,000 combattants.

Les Parisiens ont forgé des canons; ils ont fait plus de 60,000 chassapots avec les rails de chemins de fer, ils ont fabriqué plus de 3,000,000 de kilogr. de poudre.

On voit par le *Message* de New-York que les visites du premier jour de l'an sont en baisse par tout.

La journée d'hier dit-il, n'a été qu'une seconde édition du "Christmas."

Décidément, le beau monde américain a presque complètement mis de côté les visites en corps rendues par les gentlemen aux ladies. On se borne à l'envoi de cartes et tout est dit.

Seuls les Allemands et les Irlandais persistent à couvrir aux quatre coins de la ville et à essuyer leurs bottes sur les tapis de tous leurs amis et connaissances. On le rencontrait, hier, crottés comme des barbets et, vers le soir, titubant plus ou moins.

Comme d'habitude, matin et soir les théâtres ont fait d'excellentes affaires, et les bar-rooms aussi.

Le capitaine Hall, le grand explorateur du Pôle arctique, vient de déclarer, à Brooklyn, qu'il partira pour son troisième voyage, vers le premier mai, et qu'il ne cessera ses travaux qu'après qu'il aura pénétré jusqu'au 90<sup>e</sup> degré de la latitude nord. Il se rendra d'abord à Terre-neuve et de là il s'avancera jusqu'à la côte ouest de Greenland. De Greenland il traversera le Détroit de Davis et prendra des chiens d'Esquimaux pour traverser la Baie de Baffin jusqu'à l'île de Smith, et pénétrera dans le nord aussi loin que possible avant que l'hiver se déclare. Son maître timonier a voyagé pendant 20 ans dans les régions arctiques et son premier et son second officiers y ont voyagé pendant 10 ans. S'il ne peut atteindre le pôle nord en 1872. Il restera une autre année ou 5 années, si c'est nécessaire.

Les tremblements de terre jettent la terreur dans la ville de Forlì et ses environs. Il y règne une grande panique. Il est encore impossible de calculer tous les dommages. Les écoles sont fermées; la Cour des Assises a suspendu ses séances; la Cour Provinciale ne peut siéger, parce que le Palais de l'Intendance, des Finances, la Municipalité et les autres édifices ne sont plus habitables. Dans les environs de la commune de Maldola il n'y a plus qu'une maison debout. On rapporte que 98 personnes ont péri, 222 ont été blessées et que 2,225 maisons se sont écroulées dans différentes places.

Les Laurentides, en arrière de la Baie St. Paul, ont contracté les fièvres intermittentes, lors du dernier tremblement de terre. Elles ne sont pas encore guéries. Et même, au dire de plusieurs, le mal empire. A une distance de huit ou dix lieues de la Baie St. Paul, la neige en tombant sur les montagnes se résout immédiatement en eau. Le sol reste tiède, en dépit des fortes gelées. Il y a une haleine de feu qui le réchauffe en dessous. On y entend de sourds grondements et les rochers ondulent sous les pas des curieux qui s'y avançaient. Allons-nous avoir, nous aussi, notre volcan? Pourvu que personne n'en souffre, j'avoue que j'en serais fort aise. Un volcan? ce serait une fortune pour les environs. Les curieux afflueraient de tous les côtés à la fois. Du coup, les États-Unis émigreraient au Canada. Quel immense levier de colonisation! Et dire que le Gouvernement n'y a seulement pas songé.

On le verra d'ici et sans frais, je louerai mes fenêtres. Aussitôt l'abcès crevé, les Laurentides seront guéries des fièvres tremblantes, ma fortune est faite.—*Pionnier*.